

“Attaches parisiennes pour poignées de porte”
14-19.11.23, Villa Belleville

Avec Wanda Buf & Inès Fontaine, Andrea Scippe, Corentin Darré, Sirine Fattouh, Marie Hazard, Liên Hoàng-Xuân, Alice Meteignier, Manon Michèle, William Mora, Émilie Pitoiset, Julius Pristauz, Raphaël Serres, Juliette Terreaux, Luna Villanueva & Sophia Stemshorn et Sassa Ann van Wyk

curatée par Lila Torquéo

L'exposition qui achève la résidence de cette quatorzième édition, traverse l'ensemble de la Villa Belleville. Elle se répand dans les ateliers des artistes, ainsi que dans l'espace dédié aux ateliers techniques et aux repas. Les dix-sept artistes ont fait de la villa un appareil symbolique et dynamique où des dramaturgies intimes se sont installées plus ou moins temporairement. Dans des formes littérales ou équivoques, schématiques ou résistantes, leurs œuvres scénarisent le réel et confortent la fiction sans s'interdire les gaucheries ou les raccourcis.

En passant par l'usage de la maquette, les artistes prêtent attention aux espaces et aux corps de substitution, qui se confectionnent à l'aune des mécanismes de domination. Leurs architectures alternatives, physiques ou mentales, façonnent des secondes peaux - qu'elles soient plastiques, sonores, éditoriales ou musculaires. Ce sont des espaces rebelles ou dégourdis, des tissus sensuels et métaphoriques, des cuirasses d'images et des mots-écorces, inventés pour contenir les affects au chaud.

L'exposition ouvre un nouveau chapitre dans des recherches sur les composantes politiques, intimes et chimiques d'architectures domestiques et charnelles. L'imaginaire de la maison de poupée émerge dans l'exposition, notamment dans son titre issu d'un ouvrage de travaux manuels dédié aux maisonnettes. Mais ce dispositif intervient avant tout comme une méthode pragmatique qui sert à repenser l'utilisation de cette architecture parisienne cloisonnée, pour qu'elle puisse nous rapprocher.

Une image dans l'image, une résidence dans une résidence, une histoire dans l'histoire, sont parmi les emboîtements qui composent et rejoignent les morceaux de vie posés en divers endroits de la villa.

*

Les artistes ont fait de leurs ateliers des lieux de recherche in situ se muant en sculptures collectives. Iels les ont submergés de leurs histoires, dans lesquelles des meubles aux accents postmodernes sont devenus les protagonistes, parmi d'autres traces plus discrètes, comme le triangle rose d'Act Up dessiné sur le mur de l'atelier de **Luna Villanueva et Sophia Stemshorn**. Selon un principe d'enchâssement, elles ont créé une résidence au sein de la résidence, devenant les hôtes de l'artiste **Julius Pristauz** et de la designer viennoise **Sassa Ann van Wyk**, résident-es souterrain-nes de la villa. Tout un ensemble de signes disparates archivent leurs dialogues et actions.

Les histoires, loin d'être terminées, s'en tiennent parfois à des amorces au sein d'autres pratiques. Dans les écritures que **Manon Michèle** collecte, tord et désaxe, se dégage un langage dont l'usage témoigne d'une vulnérabilité politique. Proche de Judith Butler (*Excitable Speech*) ou de Jacques Derrida (*Papier Machine*), ce langage incube, se développe et se renforce entre membranes, plastique bulles, salive et pulpe de papier. D'histoires préliminaires en objets édités, elle touche au trafic occulte qui anime et hante les espaces textuels.

Un certain vide s'impose aussi dans les mises en scène que **Juliette Terreaux** imagine à partir d'espaces fantasmés et souvent anxigènes, qu'elle miniaturise. Elle s'enfonce dans une maison de poupée en même temps qu'elle plonge dans des archives au fil de son enquête. En s'appuyant sur les médias et sa mémoire, ses architectures elliptiques personnifient des intentions perverses et malines, comme son interprétation en écorché du couloir du film de Roman Polanski *Rosemary's baby* (1968), écrasant le personnage féminin par une mise en scène violente et pressurisée.

S'intéressant à l'impact physique et psychosomatique des structures de contrôle, **Emilie Pitoiset** trace les courbes des chorégraphies de corps en crise. Ses sculptures chics et macabres et ses photographies de *salarymen* endormis, parlent de la chute après l'excès, de ce moment où l'euphorie bascule dans l'anesthésie.

L'émergence et la persistance des récits sexistes servent d'instrument de marginalisation et d'oppression, que l'on retrouve dans la légende des “lavandières de nuit”. Cette histoire folklorique que **Corentin Darré** reprend, concerne des groupes de femmes se réunissant dans des lavoirs à la tombée de la nuit. On raconte qu'elles étaient condamnées à laver leur linge sale éternellement pour expier leurs péchés, dans l'intention de faire passer des messages anti-avortement. C'est dans le récit des paroles minorisées que **Sirine Fattouh**

traite de questions de genre et d'identité sexuelle, en regard d'une enfance marquée par les guerres qui ont traversé le Liban. Les conséquences de ces conflits résonnent dans le martèlement des chaises et des ceintures qui claquent dans ses oeuvres.

En entrelaçant les registres littéraires, **Liên Hoàng-Xuân** déclenche un voyage lyrique et délirant, dans une zone mentale à la croisée de ses trois villes, Saïgon, Tunis et Beyrouth. Au sein de ses images peintes et sculptées, se côtoient des événements historiques et des récits amoureux, héritiers de l'élégie et de l'épopée. La figure du monstre, comme terrain de jeu mental et formel, contamine les céramiques et les éditions de **Raphaël Serres**. Ses personnages venus d'un monde fantastique se projettent dans notre réalité et se métabolisent dans des objets quotidiens. Le stade liminal qui sépare les vivants des morts, dont il a fait l'expérience lors d'une descente en spéléologie pour atteindre une grotte, intéresse **William Mora** d'une toute autre façon. Des céramiques traditionnelles au cœur des usages de civilisations précolombiennes, furent retrouvés enfouis dans des sites funéraires et cultuels ainsi que dans des habitations. **William Mora** s'inspire de ces artefacts marqués de dialogues mystiques pour travailler ses œuvres qu'il comble d'ornements.

Wanda Buf et **Inès Fontaine** donnent une verticalité totémique aux rebuts qu'elles glanent à Belleville. Cette matériauuthèque alimentée quotidiennement, met en action le quartier dont l'esthétique architecturale perpétue les stigmates d'un passé ouvrier et rural. **Marie Hazard** s'applique à d'autres formes de labeur, aux apparences fragiles mais de composition robuste, à travers le tissage, la sérigraphie et la sublimation. Superficielle et libre, la fluidité du satin coupé à cru et libre de châssis, inspire le lexique qu'**Alice Meteignier** développe dans ses toiles de coton brut, peint et suturé. Ces pratiques convergent vers celle d'**Andrea Scippe** qui s'intéresse aux empreintes et à notre ancrage dans le temps. Leurs différentes méthodes de préservation passent par l'extraction et la fixation d'objets transitionnels, maintenus dans des équilibres incertains.

– Lila Torquéo